

ISABELLE VINOUR

LA FACE CACHÉE  
DU HAMSTER

ÉDITIONS MAÏA

Découvrez notre catalogue sur :  
<https://editions-maia.com>

Un grand merci à tous les participants de  
*euthena.com* qui ont permis à ce livre de  
voir le jour :

...

...

© Éditions Maïa

*Nos livres sont éthiques et durables : économies en papier et en  
encre, ils sont conçus et imprimés en France.*

*Tous droits de traduction, de reproduction ou d'adaptation  
interdits pour tous pays.*

ISBN 9791042523800

Dépôt légal : décembre 2025

C'est au début des années soixante que la petite Louise poussa son premier cri à la clinique Jeanne d'Arc de Châteauroux. C'était un beau bébé de presque cinq kilos.

Ce qui déclencha l'extrême indélicatesse de la sage-femme à dire à sa mère qu'elle avait accouché d'un veau !

Au moment de l'acceptation de l'enfant sur sa poitrine, la mère refusa en grimaçant une moue de révulsion, face à la réaction indignée de la soignante.

— Je suis trop fatiguée ! dit-elle, pour justifier son comportement.

En réalité, elle n'avait pas souhaité cette enfant, conçue à l'arrière de la grosse bagnole jaune d'un soldat américain, issue d'une histoire sans lendemain, assez glauque, déclenchée par une vulgaire poussée d'hormones, qui avait abouti à des regrets.

Des souvenirs de soi, quand on y pense, créant inexorablement un tourment tenace dans notre esprit, qu'un froncement de sourcil et une bouche crispée dénoncent, comme un rappel à l'ordre de se comporter dignement...

À l'époque, la mère de Louise, Hélène, n'avait pas eu trop le choix ; l'avortement constituait un délit pénal, et l'état se foutait bien du droit des femmes à disposer de leur corps. La volonté du système, avec un manque total de considération, était de les maintenir rivées à leur destin de reproductrices.

La politique était nataliste, s'appuyant sur des bases religieuses. La pilule n'était pas encore autorisée.

Alors, que restait-il aux femmes pour décider d'enfanter ou non, sinon la barbarie et le martyr de leur propre chair ? Hélène, elle, ayant entendu parler du fatal destin de certaines « tricoteuses », se refusa à souffrir. Et puis, bien que son sort de mère la dégoûtât, elle aimait trop la vie pour oser la risquer.

Elle savait aussi qu'être fille-mère serait une damnation sociale, mais elle n'avait pas d'autre option. Elle se résigna à son destin ; les dés étant jetés : la mère et la fille étaient placées désormais sur le grand échiquier de la vie...

Quand elle sortit de la clinique tenant sa fille dans un couffin, elle se posa sur un banc. Louise babillait et attirait le regard des passants attendris.

- Qu'il est mignon !
- Comment s'appelle-t-il ?

Hélène enrageait de constater que les bébés suscitaient toujours des sourires béats et des niaiseries d'usage. Elle s'acharna à répéter que c'était une fille et s'en voulut de l'avoir vêtue d'une grenouillère jaune.

Dehors, la température était clémence. Le printemps entamait son avant-dernier mois, et le spectacle des parterres floraux tapissant le sol du petit jardin public, magnifié par l'harmonie subtile des couleurs complémentaires des jacinthes bleues et des jonquilles, enchantait les prunelles des promeneurs.

Mais, malgré cette splendeur saisonnière, l'esprit d'Hélène, lui, sombra dans une noirceur irrépressible. La lucidité lui faisait entrevoir un avenir bien morose...

Elle saisit le couffin, et reprit son chemin jusqu'à son petit appartement. Un misérable gourbi dans lequel des auréoles de moisissures attaquaient les quatre coins des plafonds et grignotaient le haut des tapisseries défraîchies, gondolantes sous le poids de l'humidité.

Arrivée, elle plaça Louise dans son berceau de fortune, qui se mit alors à pleurer et à convulser. La prenant aussitôt dans ses bras afin de la calmer, mais n'y parvenant pas, elle perdit patience, la reposa et quitta la chambre. Les cris redoublant en intensité, elle se boucha les oreilles.

Puis, le silence revenant, elle partit vérifier que sa fille n'était pas morte... Elle dormait paisiblement.

Hélène s'interrogea ; qu'allait-elle devenir avec un bébé sur les bras ? Comment pourrait-elle travailler, désormais ?

Pendant sa grossesse, elle avait été licenciée de sa place aux Laboratoires Lafarge à cause d'un conflit avec le contremaître, et percevait depuis, par l'UNEDIC, une maigre compensation financière.

En attendant de retrouver un travail, pour subvenir aux besoins de deux bouches, à présent, elle pensa à réviser ses principes et à mettre de côté sa belle fierté. Ainsi, après une réflexion bâclée et par paresse, elle pencha pour l'argent facile et la prostitution « gentille » à domicile, pour fuir la misère, qui se profilait comme un mauvais coup du sort.

Et puis, à l'époque, bien que la loi abolitionniste de mille neuf cent quarante-six, et que la fermeture des maisons closes avait été renforcée alors par la récente ratification de la convention contre la traite des êtres humains, la prostitution restait nécessaire dans l'esprit des Français. La prostituée fut même comparée, par un certain ministre socialiste, à une vulgaire vespasiennne, indispensable au bon fonctionnement du corps masculin !

L'image de la femme était bien loin d'être encensée !

Tout en donnant le biberon à Louise, elle réfléchit donc à sa stratégie pour attirer les hommes chez elle, tout en évitant cependant les méthodes trop voyantes, assimilées à du racolage public, représentant une infraction, qui l'exposeraient à des dénonciations et par extension, à des contraventions.

Pour finir, elle ne rencontrerait aucune difficulté à faire venir des hommes chez elle, d'autant plus depuis l'invasion des GI'S et de leurs mœurs délurées, qui s'étaient installés, par milliers, dans la petite ville castelroussine, voilà une dizaine d'années.

En effet, la préfecture de l'Indre avait été sélectionnée par le Pentagone pour y établir la plaque tournante de la logistique des forces américaines en Europe. L'US Air Force avait fait part de son intérêt, pour la base aérienne de Châteauroux-Déols ; première école de pilotage, ouverte après la libération, pour en faire la principale base, spécialisée dans la maintenance des avions.

Hélène s'interrogea sur la meilleure combine afin qu'ils acceptent de lui accorder quelques sous en échange de son corps. Comment s'y prendrait-elle sans se faire passer pour une professionnelle du sexe ? Pas question d'évoquer alors une rémunération explicite qui serait répréhensible.

Le pourboire lui apparut comme une évidence, qu'ils lui accorderaient peut-être à la suite de ses litanies qu'elle enclencherait systématiquement, concernant son indigence, avec sa gosse qu'elle afficherait, comme le symbole de l'injustice sociale.

Elle jouerait donc sur leur pitié.

— Après tout, ce sale porc d'Amerloque m'a bien en grossée ! Qu'ils paient tous pour lui maintenant ! se dit-elle, enragée.

Mais, elle imagina aussitôt ses voisins, qui ne manqueraient pas de porter des jugements réprobateurs devant les multiples allées et venues à son appartement.

Sa pensée était confuse, et réclamait un peu de bon sens. Elle finit par en conclure que la fatigue lui faisait envisager n'importe quoi... Elle était perdue...

Après avoir couché, sans la bercer, sa petite, elle s'isola dans la cuisine, au décor minimaliste, grignota distraitemment quelques cerneaux de noix, et but un verre de vin de qualité médiocre...

Consultant machinalement son carnet d'adresses et de numéros de téléphone, elle fut tentée d'appeler sa sœur, mais elle n'en fit rien et s'endormit sur son canapé miteux, d'un vert délavé, à l'assise défoncée par les années, seule couche de ses nuits.

Hélène avait vingt-six ans et, plutôt ronde là où il fallait, elle était une belle fille plantureuse, qui inspirait aux hommes, du désir charnel. Mais les stigmates de la grossesse avaient paraphé leurs passages, par de bien vilaines vergetures violacées, quadrillant son abdomen, et sillonnant ses fesses.

Au matin, s'étant contemplée dans le miroir, elle s'en désola.

Après un instant de déprime, elle pensa au miracle des dessous chics qui savent si bien cacher, la misère des corps des femmes, abîmés, ou bien encore flétris. Cependant, étant donné la cherté de ces petits artifices, elle cessa de rêver et replongea dans son cafard...

Brune, les yeux vert noisette, en amande, un nez en trompette et des lèvres délicieusement charnues et sensuelles, lui componaient un sacré joli petit minois. Son sourire était irrésistible.

Mais son rire était rédhibitoire ; une série de hoquets sonores, agrémentés d'odieux bruits de nez, tels des grognements de cochon, absolument insupportables.

Fort heureusement, elle riait peu...

Elle avait par ailleurs hérité d'une voix de crêcelle. Tant et si bien que lorsqu'elle ouvrait la bouche pour parler, on eût dit une poissonnière à la criée.

La grâce n'était pas dans ses gênes, et ses attitudes étaient teintées d'une vulgarité affichée et déplaisante.

Hélène n'avait pas eu beaucoup d'instruction ; sa scolarité jusqu'au CM2 avait été marquée par l'absentéisme.

Issue d'une famille de cinq enfants et étant l'aînée, elle avait dû, bien souvent, dès l'âge de dix ans, se cantonner à s'occuper de ses frères et sœur, et se charger des tâches ménagères, et autres contingences de la vie quotidienne en famille.

Elle avait consenti au devoir de se substituer au rôle de sa mère, alcoolique, qui passait ses journées à comater sur le canapé, et à celui de son père, routier, éternellement absent.

C'est pourquoi, lorsqu'elle eut fui le nid familial, à vingt-deux ans, elle se jura de ne jamais avoir d'enfant.

Elle avait gardé des relations d'usage avec son frère Yves et sa sœur Dominique, qui résidaient à quelques encablures de chez elle, et qui avaient gagné leur autonomie par le travail.

Les deux autres, jumeaux, encore jeunes, végétaient toujours dans la bicoque insalubre de leur enfance, auprès de leur père irascible, maltraitant, et déprimé de ne pouvoir reprendre la route, à cause d'une santé déclinante.

Le dimanche qui suivit, elle fut invitée par son frère, impatient de découvrir la petite Louise. Yves, âgé de vingt-cinq ans, était encore célibataire, et profitait de l'air du temps ; il travaillait sur la base, qui fut donc un véritable coup de fouet économique pour la ville, et son salaire était très attractif.

Il s'inspirait de l'« American way of life » en mâchant des chewing-gums, buvant du Coca-Cola, fumant des cigarettes blondes, dévorant des hamburgers, écoutant du rock'n'roll et traînant dans les bars scabreux.

D'un caractère très indépendant, il ne semblait pas tolérer qu'une femme puisse s'immiscer dans sa vie dissolue. Ainsi, il gérait ses désirs à sa guise, sans avoir à rendre de comptes, et cela suffisait à son bien-être.

Dominique, vingt-trois ans, invitée, très austère, l'antithèse de son frère, était en froid avec son mari, Étienne, un pauvre malheureux, qui n'avait pas su résister à l'appel de la chair, et avait accumulé les aventures extra-conjugales.

Tout le quartier avait décoré la pauvresse de ses belles cornes, depuis longtemps. Mais elle restait éternellement campée dans un déni, jusqu'au jour où elle le surprit, vautré avec l'une de ses conquêtes, dans le lit conjugal sacré, alors que sa fille Véronique, âgée de quatre ans, jouait naïvement dans sa chambre.

Étienne fut alors chassé de son domicile avec perte et fracas, et sommé de s'éloigner de sa fille, pendant quelque temps. Il

n'en fut pas très contrarié, plutôt préoccupé à draguer et à multiplier ses trophées, et retourna vivre chez sa mère, qui l'avait toujours tant couvé.

Véronique, ayant été élevée principalement par son père durant ses quatre années de chômage et par Thérèse, sa nourrice, qui fut virée sur le champ faute de n'avoir rien confié à Dominique, en fut très affectée.

Dominique était une femme au tempérament bien trempé et courageuse.

Elle travaillait dans les bureaux de l'usine de confection « Les 100 000 Chemises », et ne jouissait pas d'une réputation facile, en se montrant un peu pète-sec, mais elle était d'une probité sans failles et n'hésitait pas à monter au créneau pour « une petite main » aux abois.

Thérèse fut donc remplacée par Sarah...

Le dimanche midi, Véronique arriva donc en compagnie de sa mère chez son oncle, et se dirigea aussitôt vers Louise qui chouinait dans son couffin.

— Elle est vraiment moche ! s'exclama-t-elle.

Dominique gronda sa fille et salua son frère et sa sœur d'un signe de la main.

Les embrassades affectueuses n'avaient jamais été inscrites dans leurs manières de se retrouver. Ils n'étaient pas tactiles, ils n'avaient pas appris à l'être...

Toucher l'autre, c'était comme ressentir une violente brûlure. Une tendre gestuelle considérée comme une intrusion trop dangereuse, à éviter sous peine de souffrir.

— Comme elle a de petits doigts ! s'émerveilla Yves en se penchant sur Louise.

— Ça y est, le voilà gaga ! se moqua Dominique. Sérieusement, que vas-tu faire maintenant, Hélène ?

— Ah ! Fiche-lui la paix, elle sort à peine de l'hôpital !

— Il faut bien voir la vérité en face ; une fille-mère, ça n'est pas bien reluisant de nos jours... Pense à ta réputation ! insista-t-elle.

Yves eut un rictus goguenard en pensant à celle de Dominique.

— Écoute, Dominique, je me fous bien de ma réputation. Et puis, je sais que cette gamine est une erreur, mais j'assumerai !

— Ah oui, et comment ?

Hélène, agacée, se tourna alors vers sa fille qui pleurait à présent, et saisissant les deux anses du couffin, le secoua vivement.

— Tu vas la fermer ta gueule ! hurla-t-elle.

Yves lui prit aussitôt la panière des mains et l'isola, placée sous sa surveillance. Véronique cria. Sa mère s'évertua à la rassurer.

— Calme-toi, ma puce. Tata n'est pas très bien, elle est fatiguée et ne voulait pas faire ça. N'est-ce pas Hélène ? lui demanda-t-elle en la fusillant du regard.

— Euh, oui, je suis très fatiguée... Excuse-moi mon chou si je t'ai effrayée... Je ne sais pas ce qui m'a pris. Pardon !

Malgré les remords de leur sœur, Yves et Dominique, scandalisés, avaient bien du mal à oublier l'incident et à reprendre une conversation apaisée.

Le trouble s'était installé et poussa la sœur à s'en aller sous un soudain prétexte, en pressant sa fille qui s'attardait désormais sur la petite Louise.

Quant au frère, il s'était réfugié dans un silence et une hébétude qui en disait tellement long, qu'Hélène finit par se résoudre à le quitter.

— J'espère que tu voudras me revoir, frangin !

— Bien sûr, mais jure-moi que tu prendras soin de toi et surtout de ta fille...

— Je ferai comme je peux !

La mine désemparée de son frère déclencha son rire odieux et exaspérant, qui allait crescendo, face à l'incompréhension grandissante du pauvre homme.

Elle l'abandonna ainsi, face à ses craintes et à ses doutes.

Regagnant la rue, elle prit une grande bouffée d'air.

— La famille ! Pff ! Je n'ai que faire des donneurs de leçons. Qu'ils me foutent la paix si c'est ainsi ! pestait-elle en pleurant.

Un passant l'observant de loin, ainsi dans la peine, eut pitié, l'aborda en lui proposant gentiment son aide.

Il était plutôt beau gosse, et Hélène en profita pour en faire sa première victime. Elle lui raconta sa misérable vie, en se posant en martyr. Puis, elle simula un léger malaise. L'homme, alarmé, lui proposa de l'accompagner jusqu'à son appartement, par sécurité.

— Je ne voudrais pas..., minauda-t-elle.

— Rassurez-vous, je n'ai rien à faire aujourd'hui de plus important que de voler au secours d'une aussi gentille femme que vous... Laissez-moi porter votre bébé !

Elle montra une certaine résistance à céder la panière. L'homme pensa que c'était une bonne mère.

— Comment s'appelle-t-il ?

— Elle s'appelle Louise. Et moi, Hélène. Et vous ?

— Moi c'est Jacques !

Ainsi l'histoire d'Hélène et de Jacques connut son envolée.

Il veilla à ce qu'elles ne manquent de rien, et les combla d'attentions. De nouveaux meubles remplumèrent l'appartement, et faisaient chavirer le cœur de la belle.

Le canapé de souffrance fut remplacé par un autre en skaï rouge, trois places, convertible. La cuisine fut aménagée de quelques chaises supplémentaires beiges en formica, le salon, d'une table ovale marron, et d'un buffet en bois plaqué acajou.

Afin de freiner les désastres de l'humidité ambiante, et surtout pour éviter à Louise de contracter des infections pulmonaires, il investit d'abord dans un poêle à pétrole.

Mais la romance prit fin, un mois plus tard, le temps pour lui de se réveiller sur la vulgarité de sa bien-aimée, sur ses instincts maternels défaillants, mais surtout sur ses soupçons, avérés, de maltraitance que subissait Louise.

Alors qu'il rentrait chez Hélène, un soir, après son travail, il la surprit à coucher la petite sur le ventre, et lui tenir la face enfouie dans l'oreiller, comme pour l'étouffer.

— Que fais-tu ? cria-t-il terrifié.

Prise sur le fait, elle ne savait quoi répondre. Il saisit l'enfant dans ses bras, afin de contrôler qu'elle respirait encore. Louise ouvrit grands les yeux sur son sauveur. Rassuré, il la berça un peu, puis la reposa dans son berceau. Se rapprochant d'Hélène, il la gifla.

— Tu te rends compte de ce que tu viens de faire ? Dis ?

— Personne ne peut se mettre à ma place ! gémit-elle.

— Bien ! J'en ai assez entendu ! Tu as beaucoup de chance que je ne te dénonce pas !

Jacques réunit ses affaires dans un sac, et partit, laissant Hélène dans un état d'abattement profond.

Elle s'endormit sur son canapé.